L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 7 SEPTEMBRE 1891. — 65ème Année

DAUDET & DOMMAS, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 7 SEPTEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, aux prix suivants.	

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Les desseins de la politique anglaise.

Pour bien juger les desseins de la politique anglaise, il est absolument nécessaire—dit le *Mémorial diplomatique*—de se placer un instant au point de vue particulier de cette nation qui, étrangère aux compétitions continentales, a une manière toute personnelle d'envisager les événements. Cette méthode d'analyse, les hommes politiques la dédaignent souvent; aussi en résulte-t-il nombre d'appréciations erronées, comme on a pu le constater à propos de la visite de l'escadre française à Portsmouth.

N'a t-on pas osé dire qu'une réception solennelle était de nature à atténuer l'immense portée des journées de Cronstadt? D'aucuns se plaisaient même à présenter Lord Salisbury comme agissant pour le compte et dans l'intérêt de la triple alliance: à les entendre, on croirait que les Anglais se passionnent, à notre exemple, pour ou contre la Ligue des puissances centrales. Or, ce n'est pas cette question qui peut déterminer, en Grande-Bretagne, les groupements politiques.

Il ne serait pas exact non plus de classer tous les torys dans le camp des "germanophiles" et tous les whigs, dans le camp opposé. Il y a, parmi les conservateurs mêmes, des hommes politiques dont les prédilections se portent vers la France, de même que l'on compte des libéraux penchant plutôt vers le côté adverse.

Mais tous sont unanimes à suivre la politique traditionnelle de l'Angleterre, qui consiste à garder les mains libres pour pouvoir profiter des litiges continentaux; c'est à l'ombre seulement de certaines nuances dans la manière d'exécuter ce programme, que peuvent naître entre eux, des sortes de divisions.

Amené ainsi, nous—ou à la sincérité de Lord Salisbury quand il déclarait que l'Angleterre n'avait pris d'engagements vis-à-vis d'aucune puissance européenne.

En voyant se former une ligue des puissances centrales à laquelle on n'opposait nul contrepoids, le cabinet anglais avait peine à se montrer satisfait de cet état de choses. Quel rôle était donc dévolu à l'Angleterre dans cette constellation? L'affaiblement total ou bien l'adhésion à l'alliance? Si le premier n'était pas de nature à flatter l'amour-propre britannique, le second le pouvait moins encore. Se rallier aux puissances, c'est été rentrer les traditions anglaises, se mettre à la remorque d'un groupe d'États continentaux, sans espoir d'aucune compensation sérieuse.

Sur ces entrefaites, advint le rapprochement franco-russe, qui devait combler d'aise le cabinet de Saint-James. Par son empressement à recevoir l'escadre française, par l'éclat qu'il donna à cet accueil, lord Salisbury veut marquer, en effet, que l'Angleterre se trouve absolument dégagée de la triple alliance. Depuis Crondstadt, deux groupes se sont constitués, en Europe, et la sympathiquement restera, évidemment, à celui qui va bénéficier de l'appui de l'Angleterre. De cette façon, la Grande-Bretagne a repris son ancienne importance dans les questions internationales et elle pense tirer parti de cette situation tout exceptionnelle en devenant, en quelque sorte, l'arbitre de l'Europe.

Comment s'acquittera-t-elle de ce rôle? C'est là une question d'avenir. Bien avisée comme elle l'est toujours, quand il s'agit de ses intérêts, l'Angleterre verra vite que les quelques concessions que l'Allemagne peut lui abandonner en Afrique, ne compensent pas, à beaucoup près, cette lourde tâche de gendarme de la Méditerranée, que la triple alliance voudrait imposer à la fière Albion.

En wagon. Un voyageur à un autre:

—Il m'a semblé apercevoir, sur la locomotive, un monsieur décoré à côté du mécanicien?

—Vous ne savez donc pas? L'administration a décidé, pour rassurer les voyageurs, que chaque membre du comité ferait sa semaine sur la locomotive.

—Comment, des otages!

Baladon, de Toulouse, raconte ses prouesses en chasse:

—Je n'avait qu'un fusil à deux coups. Pan! Je tire, je manque l'animal. Je tire le second. Pan! Je lui met une balle dans la tête. Vous ne croyez pas. C'est si vrai que je l'ai étendu raide mort. Il se relève.....

—Si vous continuez, interrompt quelqu'un, je vous gifle.

—Je ne continue pas, fait Baladon. C'était bien fini.

Athénée Louisianais.

Concours littéraire de 1891.

Nous donnons ci-dessous le program me du concours pour l'année 1891.

Les dispositions adoptées l'année dernière, pour rendre aux concurrents la tâche plus attrayante et plus facile, restent les mêmes:

Liberté entière est laissée à chacun d'eux de traiter le sujet qui lui plaira.

Les concours annuels de l'Athénée se recommandent d'un caractère universel, chez la notre population; la médaille décernée par cette Société est un titre toujours honorable, souvent utile dans la vie pratique.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, comprenant l'une les hommes, l'autre les femmes.

Chaque concurrent de l'une ou l'autre classe traitera un sujet de son choix.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert du 20 juin 1891 au 31 janvier 1892.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 1er Février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ordinaire régié, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Chaque devise d'homme, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule H; chaque devise de dame, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule F.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médailles, pour s'assurer qu'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER.
P. O. Box 725.

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit.

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

TROISIÈME PARTIE.

JUSTICIER.

(Suite.)

Elle ne prévoyait certainement pas dans quelle aventure elle entrait en se chargeant de jeter Colibri dans les bras de Campagnol.

Une actrice récalcitrante, soit! Admettons même une naïve dont le cœur est pris, et qui ne veut pas le partager! Mais une vertu sans faiblesse, intacte et inattaquable, allons donc!

Si elle avait pu un seul instant se douter de la façon dont les choses tourneraient, elle n'aurait pas voulu faire un pas, prise d'effroi.

Mais elle avait vu tant de femmes faiblir, devant les tentations qu'elle leur offrait, qu'elle se croyait sûre de réussir.

Elle avait dit à Campagnol, le soir où nous les avons trouvés causant ensemble dans le petit salon de la rue Gérando:

—Je verrai Cani demain.

Le lendemain soir, Campagnol étant venu l'interroger:

—C'est bien, répondit-elle; je commencerai demain, et cela marchera vite.

Le lendemain, une voiture s'arrête devant la maison de la rue des Feuillantines. Une vieille dame en sortit. Elle était vêtue sobrement, avec un luxe respectable, portant quelques discrètes diamants qui, bien en vue, indiquaient une situation de fortune sérieuse. Les boucles de cheveux en tire-bouchon lui couvraient les tempes, descendant jusqu'aux oreilles. Elle avait la figure reposée, l'œil douceur; un sourire très avenant entr'ouvrait ses lèvres.

C'était, transformée, méconnaissable, la tenancière de la maison de la rue Gérando.

Justement, comme la voiture s'arrêtait, Cani, qui rendait chaque jour visite à son amie la concierge, se trouvait là.

Il s'empressa d'ouvrir la portière, se coiffa de la main.

Avec son sourire bienfaisant, la vieille s'inclina, puis, prenant une pièce d'argent qu'elle mit dans la main de Cani, elle lui dit d'un ton maternel:

—C'est bien, mon enfant, je vous remercie.

Au bruit de la voiture, la concierge était sortie de sa loge.

Elle salua cette vieille dame si généreuse avec beaucoup de respect.

—Monsieur Berlanger? demanda la visiteuse.

La concierge donna avec empressement tous les renseignements nécessaires.

D'un geste presque onctueux, la Vatin la remercia.

Elle monta lentement jusqu'à l'étage où demeurait les Berlanger et sonna.

Ce fut le vieux comédien lui-même qui vint ouvrir.

Il avait un vieux veston d'intérieur; en apercevant la visiteuse, il demeura confus et s'excusa en faisant une révérence profonde.

Il précéda la visiteuse avec des mots polis et des gestes empressés et la fit entrer dans la petite salle à manger où ils avaient l'habitude de recevoir.

—Madame?..... dit Berlanger, avec un ton d'interrogation.

La Vatin s'était assise, un peu fatiguée de la montée de l'escalier, légèrement essoufflée, mais toujours souriante; elle regarda alt Berlanger de son petit mil qu'elle faisait doux et satisfait, avec une tendresse rieuse, familière, bon enfant.

—La baronne Gondal, dit-elle en souriant toujours.

—Madame la baronne, dit en s'inclinant encore plus profondément Berlanger qui recula d'un pas.

—Vous ne me connaissez pas, dit elle.

Et elle fit un geste qui voulait dire à Berlanger: "Pas de frais avec moi, ne vous gênez pas!"

—Vous ne me connaissez pas, vous n'avez jamais entendu prononcer mon nom, mais bientôt il ne sera plus ignoré, car je commence une œuvre qui aura, je crois, un certain retentissement.

Elle disait cela très naturellement, sans se départir de son attitude de bonté familière et gaie.

Berlanger fit un signe qui était comme une approbation.

Il ne savait pas de quoi il s'agissait, mais évidemment cette œuvre aurait un grand retentissement.

—Je veux organiser une Société de protection pour les jeunes filles qui entrent dans les carrières artistiques sans appui, sans soutien, sans fortune.

—Oh! très bien, madame la baronne! s'écria Berlanger avec un véritable élan.

La fausse baronne s'était renversée sur le dossier du fauteuil où elle était assise et semblait se complaire en savourant dans l'effet qu'elle venait de produire.

Cani ne l'avait pas trompée: tout ce qui touchait au théâtre avait le don d'émouvoir Berlanger.

Elle continua:

—Oui, ces pauvres enfants sont véritablement exposées à toutes les embûches, à toutes les tentations..... Il faudrait être des anges pour résister, et, pourtant la moindre faiblesse leur est reprochée comme une faute abominable..... Ce que nous voulons leur assurer, c'est la considération..... Il faut que ces jeunes filles puissent entrer leur vocation avec dignité et avec le respect de tous.

—Vous parlez à un vieux comédien, madame la baronne, dit avec solennité Berlanger, à un artiste qui a vu dans sa vie bien des hontes, bien des misères, bien des douleurs et bien des injustices: aussi vos paroles me vont droit au cœur, et je vous suis personnellement très reconnaissant de l'œuvre de bien que vous allez entreprendre.

—Vous avez une fille qui est au théâtre, monsieur.

—Oui, madame la baronne, mais celle-là, grâce à Dieu! ne court aucun risque..... Nous avons pu l'élever..... Elle avait des dispositions pour l'art; nous les avons laissées se développer. Elle est entrée au théâtre, elle a débuté, elle a réussi.....

—Dites qu'elle a triomphé, car aujourd'hui il n'est pas une personne au monde de qui la pensée ne porte vers le théâtre qui ne connaisse Colibri..... C'est une artiste dont Paris a le droit d'être fier.

—Vous êtes bien bonne, madame la baronne, bien bonne! balbutia Berlanger.

—Aussi, ajouta-t-elle avec son bon sourire qui enveloppa Berlanger, en n'est point pour la protéger, elle, que je viens ici. C'est pour lui demander son concours. Nous avons besoin pour mener notre œuvre à bien, de beaucoup d'argent..... Malheureusement; vous le savez, les bonnes intentions ne sont rien sans les secours matériels..... Les initiatives et les générosités particulières ne nous manqueront pas, mais ce n'est pas suffisant..... Il faut que les artistes aident; ils y sont intéressés et la solidarité leur en fait un devoir.....

Nous ne leur demandons pas d'argent, mais nous leur demandons, pour quelques heures, pour une représentation extraordinaire, le concours de leur talent afin de nous assurer une bonne recette.

—Ce n'est que juste! dit Berlanger.

—Ainsi, le nom de Mlle Colibri sur l'affiche nous donnera pour une soirée une salle comble et une grosse somme. C'est pourquoi j'ai pris les devants. Il s'agit d'une représentation très éloignée encore; mais Mlle. Colibri sera tant sollicitée que je veux avoir un bon tour, et je suis venue en personne pour lui demander son aide..... Pourrai-je la voir?

—Je vais la chercher, s'écria Berlanger, radieux; elle est dans sa chambre!

—Non, ne la dérangez pas, dit la baronne vivement; je vous demande comme une faveur de me conduire auprès d'elle; il me sera bien agréable de surprendre la jeune artiste dans son petit coin intime.

Berlanger sourit et dit simplement;

—Venez!

Colibri était seule dans sa chambre. Elle travaillait à sa table.

Un superbe bouquet, d'un parfum exquis et pénétrant, était devant ses yeux.

—Voulez-vous me laisser causer un instant avec mademoiselle, qui va devenir ma petite amie? demanda la vieille dame à Berlanger.

Et le sourire était si engageant et la voix si affable que le bonhomme se soumit.

—C'est Mme la baronne Gondal, dit-il à Colibri, qui vient l'entretenir d'un projet qui est vraiment généreux.

Puis, content d'avoir ainsi qualifié les intentions de celle qu'il considérait comme une visiteuse des plus distinguées, il se retira.

Mme Berlanger et Juliette étaient sorties ensemble.

Si elles avaient été là, les choses ne se seraient peut être point passées ainsi. Malgré les qualités, les titres et les façons de la baronne Gondal, elles ne l'auraient pas accueillie avec un empressement aussi ridicule, ainsi que l'avait fait Berlanger. Elles restaient toutes les deux toujours défiantes et comme sur la défensive.

Mais Berlanger avait été séduit, enveloppé, conquis par le sourire protecteur, familier de cette femme qui paraissait très riche, qui s'était donné la peine de venir avec un équipage et qui ne parlait que du bien à accomplir.

Il l'avait laissé seule avec Colibri dans sa chambre, comme elle l'avait demandé.

La jeune fille s'était levée un peu surprise.

Mais la mère Vatin, la figure plus composée que jamais, véritablement maternelle, s'était approchée d'elle, lui avait pris la main et lui avait dit d'une voix très douce:

—Reste-z assise, mon enfant.

Elle tenait toujours sa main dans la sienne et la caressait lentement, en même temps que son regard dans lequel elle s'efforçait de mettre de la franchise et de la bonté, s'arrêtait sur les yeux de la jeune actrice.

Ces façons de faire, avec les paroles qu'elle avait prononcées Berlanger, rassurèrent Colibri.

Elle sourit à son tour, doucement, avec beaucoup de grâce aimable, salua et dit:

—Je vous écoute, madame.

Ainsi qu'elle l'avait dit à Berlanger, et de la même façon, elle répéta:

—Je suis la baronne Gondal.....

Colibri ne dit rien: ce nom ne lui rappelait pas un seul souvenir, n'éveillait aucun écho dans sa mémoire.

Alors, la mère Vatin explique à la jeune artiste ce qu'elle avait déjà expliqué au vieux comédien, son projet de fonder une Société de bienfaisance qui protégerait les débutantes.

—Supposez, dit-elle en terminant, que vos bonnes parents vous aient manqué, que seriez vous devenue? Eh bien! si dans l'avenir une autre Colibri vient et qu'elle se trouve sans famille, notre Société remplacera la famille absente.

—C'est une noble action que vous faites là, madame, s'écria la jeune fille, et de tout mon cœur je désire que vous réussissiez.

—Pour réussir, nous comptons un peu sur vous.

—Sur moi!

—Eh! oui.....Nous donnons dans le courant de la saison prochaine une série de représentations au bénéfice de notre Société et nous espérons bien que tous les artistes célèbres, dont Paris aime le talent, voudront bien nous aider.

—Si je suis encore au théâtre, à ce moment-là, madame, mon concours vous sera acquis de tout cœur.

—Si vous êtes encore au théâtre? dites-vous..... Avez vous donc l'intention de le quitter?

—Peut-être le devrai-je.

—Pourquoi? vous n'avez en qu'à apparaître pour que les acclamations éclatent, Paris a fait de vous une enfant gâtée, pour vous on a dévalisé les bonquetières la renommée dit que bien des hommes se seraient volontiers ruinés, si vous aviez daigné leur sourire..... et vous voulez, alors que vous êtes dans le splendeur de votre talent, alors que votre succès grandit et que votre jeune gloire est comme une aube radieuse qui annonce un jour sans une tache, vous voulez renoncer ainsi, tout d'un coup, à ce qui vous a donné la joie, à ce qui a fait le bonheur des vôtres, à ce qui a fait l'admiration de tous..... Pourquoi donc? Je ne comprends pas! Vous parlez, vous parlez; on sait véritablement dit qu'elle avait à cœur de défendre les intérêts de la jeune fille qui l'écoutait avec un certain étonnement.

—Vous me demandez pourquoi, madame? ..... Mon Dieu! je ne sais pas..... Je ne suis pas certaine de quitter le théâtre, et je ne suis pas certaine d'y rester..... Les événement décident de nous..... Je suis bien jeune, mais j'ai déjà trouvé tant de déceptions que je suis peu facile à l'espérance.

—Mais dites-moi! vous l'entendez! s'écria la vieille en levant les bras au ciel en un geste d'implication. Regardez ces yeux où la lumière est si pure, regardez ces lèvres où la candeur est peinte comme dans la corolle des fleurs que la rosée entr'ouvre, regardez cette beauté qui devient idéale, qui devient céleste.....

—Oh! madame, interrompit Colibri, je vous en prie!.....

—Et modeste!..... Mademoiselle, dit la Vatin en reprenant le ton familier et le sourire paisible, mademoiselle quand une jeune fille comme vous est arrivée à la situation que vous avez et qu'elle l'abandonne, c'est pour des raisons de vie privée très sérieuses..... Un homme aux mœurs pures, sans doute, grand seigneur ou très riche, porteur d'un grand nom ou d'une grande fortune, peut être des deux, qui veut vous avoir pour lui tout seul: il veut vous emporter dans une retraite, loin de la foule, loin de la lumière du théâtre, de cette atmosphère que chauffent encore les sonffles ardents des spectateurs dont votre charme a enivré les yeux: il veut que ses yeux seuls vous voient, que ses mains seules vous touchent..... C'est un monstrueux égoïste et vous allez vous marier avec lui.

Colibri rougit, et un peu froissée du tour intime que prenait la conversation, elle demanda sur un ton plus vif

—Qui vous a parlé de mariage?

Mais la vieille rouée avait repris son expression de bonté souriante.

—Je devine que le mariage seul, dit-elle en souriant, est capable d'interrompre une carrière comme la vôtre, parce que dans un cœur de femme le désir d'aimer, lui seul, peut valoir le désir de la gloire.

—Vous vous trompez, madame, dit Colibri en rougissant plus fort et plus confuse, vous vous trompez..... Je ne songe pas au mariage.

Alors, la fausse baronne Gondal agita son doigt avec un air de menace amicale et murmura en regardant Colibri d'un de ces regards qui ont la prétention d'en dire plus long qu'ils ne veulent:

—Cachottière!

Puis, elle ajouta:

—Enfin j'ai votre parole..... si notre bonne fortune veut que vous restiez au théâtre.

—Vous l'avez, madame, et je la tiendrai.

—Décidément, dit la vieille en jetant un regard autour d'elle, la réputation est méritée..... Quelques-uns crolent que c'est de la légende, je vois bien que c'est de l'histoire.

—Quoi donc, madame? demanda Colibri qui ne comprenait pas.

—Mais c'est ici la chambre modeste d'une petite maîtresse de piano pour laquelle les cachets seraient rares, et non pas d'une actrice célèbre qui peut exiger des conditions exorbitantes! Je le vois bien, c'est j'en suis bien heureuse que vous êtes une jeune fille adorable, d'une vertu à toute épreuve.

—Je fais mon devoir bien simplement, madame.

—De votre fenêtre, de cette jolie fenêtre, dit en se levant la mère Vatin, aux ravissants rideaux bleus et blancs, voilà ce qu'on voit de feuilles, des fleurs, un jardin!

—Ce n'est malheureusement qu'une cour assez immonde, dit Colibri en souriant et en ouvrant la fenêtre.

La mère Vatin s'approcha, et sa figure à laquelle elle avait hypocritement donné un air respectable, mais sur laquelle cependant on devait voir ou avoient bien retrouvé quand même les traces odieuses de son ignominie, sa méprisable figure fut pendant un instant encadrée dans la fenêtre à côté de la tête d'ange de Colibri.

A ce moment même, Georges de Sommeville sortait.

Instinctivement, il levait la tête.

Il eut un geste de surprise en voyant à côté de Colibri le visage de cette inconnue.

Quand il eut franchi le seuil de la porte de sortie, la mère Vatin dit d'un ton naturel:

—Tien tient-ce qu'il habite cette maison celui-là?

Colibri, que l'apparition rapide de Georges avait émue, regarda la fausse baronne.

—Oui, dit-elle.

Et une curiosité étrange s'éveilla soudain en elle.

—Qui, reprit-elle, c'est notre voisin.....

—Tu connaisses-vous donc?

—Mon Dieu! ma chère enfant, dit avec un long soupir la diabolique gueuse, il est bien des choses dont vous ne vous doutez guère; il y a dans notre monde méchant de vilenies que vous ne soupçonnez pas..... Nous sommes quelques amies que les spectacles des malheurs immérités ont troublées; et pour arriver à faire un peu de bien, nous surmontons les répugnances les plus légitimes.....Je sais tout, moi, ma pauvre enfant..... Pour sauver les malheureuses créatures à qui nous voulons donner notre appui, il faut aller les chercher où elles sont, et c'est pour cela que je connais les milieux dans lesquels elles vivent..... Comme je sais leurs noms à elle, comme je sais les noms de ceux qui veulent les protéger, je sais aussi les noms de ceux qui les tentent et qui veulent les perdre..... Et cet homme que je viens de voir est un des plus perfides.

—Lui! s'écria Colibri avec un bondissement de son cœur dans sa poitrine soulevée.....

Et elle répéta:

—Lui!

La mère Vatin fit semblant de ne pas s'apercevoir de l'émotion saisissante dont la jeune fille tressaillait.

—Oui, je le connais bien..... Il a commencé jeune son œuvre de séduction et de déshonneur..... Il y a deux ans, c'est bien lui qui a entraîné dans la faute une pauvre petite orpheline qui, depuis, a descendu tous les degrés de la honte.

—Vous vous trompez, madame, dit Colibri, certaine maintenant, aux dernières paroles prononcées, que la baronne était dans l'erreur.

—Je vous trompe! s'écria la vieille femme. Comment! ce n'est pas M. Georges de Sommeville que je viens de voir sortir de cette maison.

—Georges de Sommeville!..... C'est son nom, oui, c'est son nom..... Mais ce que vous dites est faux..... c'est faux!

La voix de Colibri tremblait; elle était haletante.

Alors, la mère Vatin la regarda d'un air alarmé, et dit avec empressement:

—Ma pauvre enfant, que vous arrive-t-il donc?..... Qu'as-je fait, mon Dieu!..... J'ai jeté le désespoir en vous!..... Quoi! est ce qu'il vous aurait pris, vous aussi, à la glu de sa tentation?

—Je l'aime, dit Colibri, et il m'aime!

—Malheureuse!

Colibri regardait maintenant la vieille femme avec un défi indigné; elle était frémissante.

La Vatin jouait la consternation désolée.

—Je suis navrée, reprit-elle, je suis navrée d'avoir dit ce qui vous a tant ému, ce qui vous a fait se disperser comme les pétales d'une fleur que le vent emporte!

—Je n'ai pas d'illusions, répondit Colibri; je sais sur du cœur de Georges, comme je sais sûr du mien..... Quelle main maudite vous a donc guidée ici, vous?..... Vous êtes une messagère de mensonge!

—Je le voudrais bien, ma chère enfant, je voudrais bien me tromper... mais la certitude est là, implacable, qui est plus forte que moi, et je suis bien obligée de dire que ce Georges de Sommeville est un séducteur dont les lèvres mentent, quand elles font à une jeune fille des serments d'aimer toujours!

—Vous ne savez donc pas que pour ces mots il n'est rien, qu'il a risqué sa vie, qu'il a failli mourir.

—O naïve enfant! mais le duel est un des meilleurs artifices des séducteurs! Ils savent bien que les cœurs tendres des femmes s'abandonnent à l'émoi de ces générosités apparentes, ils savent bien que plus un magistrat les soupçonne de quelque fantaisie qui paraît héroïque, dans ses cliquetis d'épée dont l'acier fait jaillir des éclairs. Je n'ignore pas qu'il s'est battu, celui en qui vous avez foi; je l'ignore d'autant moins que depuis huit jours, il a consolé de bien des yeux et fêté sa guérison avec une fille qui est la débauche et le vice comme vous êtes, vous, la sagesse et la vertu.

—Ah! madame, dit Colibri en pâlissant et en portant la main à son cœur, mais vous parlez comme du mal!.....

—Je veux vous sauver de vous même. Je veux vous protéger contre la séduction. Si une chose me console d'être ainsi la cause brutale d'une douleur dont vous ne vous doutez pas, c'est la pensée vous être utile, d'être arrivée avant que le malheur fut consommé. Je désirerai vos yeux que l'amour vient fermer à la vérité.

—C'est mon fiancé! dit Colibri d'une voix brisée qui s'éteignait, comme mourante.

—Oui, mais il n'est pas encore votre mari, répondit la mère Vatin qui voyait avec joie que sa nunstrueuse stratégie la servait à la victoire..... Écoutez moi bien, mon enfant..... Je veux, afin que vous n'ayez aucun doute, vous donner la preuve de ce que j'ai avancé.

—La preuve!

—Oui..... Et quand vous aurez cette preuve toute toute sous les yeux, vous me remercierez.

—Vous ne me trompez donc pas?.....

—Oh! je sens que mon cœur se brise!

La mère Vatin, impitoyable, reprit:

—Je vous mènerai à l'endroit même où il donne ses rendez-vous; je vous ferai entrer dans la maison solitaire qu'il a choisie, et là vous entendrez de votre oreille, vous verrez de vos yeux..... Et quand vous aurez entendu, quand vous aurez vu, vous serez sauvée, vous aurez échappé au danger qui, sans moi, vous eût anéantie.....Seulement, promettez moi de garder ce secret pour vous..... Qu'il l'ignore, lui surtout, et si, dans votre confiance, vous avez fait des aveux aux vôtres, qu'ils ne sachent rien jusqu'au jour très prochain où vous pourrez parler.

Colibri avait peine à se soutenir: ce n'est que par un effort surhumain qu'elle pouvait encore douter.

—Je vais, continua la mère Vatin, travailler pour vous, pour votre salut, pour votre bonheur..... Ayez confiance en moi..... Je vous montrerai l'infamie de ce bel homme, je vous montrerai du doigt, et vous ne douterez plus!

Chez la jeune fille, une sorte d'abattement avait succédé au frémissement nerveux dont elle avait été agitée, mais aux dernières paroles que prononça cette femme inconnue qui, de sa main brutale, venait de lui broyer le cœur, elle parut s'éveiller, sortir de son torpeur et une résolution prise, elle se mit debout, revenue à elle et très calme.

Quelle était sa pensée? Vouliait-elle aller jusqu'au bout pour avoir la preuve du mensonge de cette femme? Est ce que sa confiance en Georges était ébranlée par ces paroles qu'elle venait d'entendre avaient entamé la loyauté de son fiancé, dont elle n'avait jamais douté jusqu'ici?

—C'est bien, dit-elle, d'une voix brève: je me tairai, mais j'attendrai de vous la preuve promise..... Sur un signe que vous me ferez, je me trouverai où vous voudrez, au jour dit, à l'heure dite..... Mais si vous avez ébranlé ma foi, si vous avez fait saigner mon cœur sans raison, oh! madame, je vous plains, car vous serez coupable de rendre coupable de la plus abominable action!

Le ton dont ces paroles furent prononcées n'eut aucun effet sur l'odieuse femme qui remplissait sa mission de démon; elle usa du courage d'amener sur ses lèvres un triste sourire de compassion; puis, elle dit d'une voix contrite:

—C'est la Providence qui m'a guidée pour que je me trouve sur le chemin de votre vie à l'heure du danger qui pourrait la plus immérité que celui de cette pauvre femme!

Colibri ne cacha pas ses douloureuses impatiences.

—Séparons nous, madame, dit-elle; j'ai besoin d'être seule.

Elle ouvrit la porte de sa chambre et la mère Vatin sortit.

Berlanger, qui attendait, parut dans le corridor au bruit de la porte ouverte.

La vieille avait repris la physionomie qu'elle avait à son arrivée, sa figure placide et souriante de femme vieillie dans la fortune, le luxe et la quiétude.

Berlanger remarqua que Colibri était pâle; la mère Vatin s'approcha, et sa figure à laquelle elle avait hypocritement donné un air respectable, mais sur laquelle cependant on devait voir ou avoient bien retrouvé quand même les traces odieuses de son ignominie, sa méprisable figure fut pendant un instant encadrée dans la fenêtre à côté de la tête d'ange de Colibri.

A ce moment même, Georges de Sommeville sortait.

Instinctivement, il levait la tête.

Il eut un geste de surprise en voyant à côté de Colibri le visage de cette inconnue.

Quand il eut franchi le seuil de la porte de sortie, la mère Vatin dit d'un ton naturel:

—Tien tient-ce qu'il habite cette maison celui-là?

Colibri, que l'apparition rapide de Georges avait émue, regarda la fausse baronne.

—Oui, dit-elle.

Et une curiosité étrange s'éveilla soudain en elle.

—Qui, reprit-elle, c'est notre voisin.....

—Tu connaisses-vous donc?

—Mon Dieu! ma chère enfant, dit avec un long soupir la diabolique gueuse, il est bien des choses dont vous ne vous doutez guère; il y a

Et le sourire était si engageant et la voix si affable que le bonhomme se soumit.

—C'est Mme la baronne Gondal, dit-il à Colibri, qui vient l'entretenir d'un projet qui est vraiment généreux.

Puis, content d'avoir ainsi qualifié les intentions de celle qu'il considérait comme une visiteuse des plus distinguées, il se retira.

Mme Berlanger et Juliette étaient sorties ensemble.

Si elles avaient été là, les choses ne se seraient peut être point passées ainsi. Malgré les qualités, les titres et les façons de la baronne Gondal, elles ne l'auraient pas accueillie avec un empressement aussi ridicule, ainsi que l'avait fait Berlanger. Elles restaient toutes les deux toujours défiantes et comme sur la défensive.

Mais Berlanger avait été séduit, enveloppé, conquis par le sourire protecteur, familier de cette femme qui paraissait très riche, qui s'était donné la peine de venir avec un équipage et qui ne parlait que du bien à accomplir.

Il l'avait laissé seule avec Colibri dans sa chambre, comme elle l'avait demandé.

La jeune fille s'était levée un peu surprise.

Mais la mère Vatin, la figure plus composée que jamais, véritablement maternelle, s'était approchée d'elle, lui avait pris la main et lui avait dit d'une voix très douce:

—Reste-z assise, mon enfant.

Elle tenait toujours sa main dans la sienne et la caressait lentement, en même temps que son regard dans lequel elle s'efforçait de mettre de la franchise et de la bonté, s'arrêtait sur les yeux de la jeune actrice.

Ces façons de faire, avec les paroles qu'avait prononcées Berlanger, rassurèrent Colibri.

Elle sourit à son tour, doucement, avec beaucoup de grâce aimable, salua et dit:

—Je vous écoute, madame.

Ainsi qu'elle l'avait dit à Berlanger, et de la même façon, elle répéta:

—Je suis la baronne Gondal.....

Colibri ne dit rien: ce nom ne lui rappelait pas un seul souvenir, n'éveillait aucun écho dans sa mémoire.

Alors, la mère Vatin explique à la jeune artiste ce qu'elle avait déjà expliqué au vieux comédien, son projet de fonder une Société de bienfaisance qui protégerait les débutantes.

—Supposez, dit-elle en terminant, que vos bonnes parents vous aient manqué, que seriez vous devenue? Eh bien! si dans l'avenir une autre Colibri vient et qu'elle se trouve sans famille, notre Société remplacera la famille absente.

—C'est une noble action que vous faites là, madame, s'écria la jeune fille, et de tout mon cœur je désire que vous réussissiez.

—Pour réussir, nous comptons un peu sur vous.

—Sur moi!

—Eh! oui.....Nous donnons dans le courant de la saison prochaine une série de représentations au bénéfice de notre Société et nous espérons bien que tous les artistes célèbres, dont Paris aime le talent, voudront bien nous aider.

—Si je suis encore au théâtre, à ce moment-là, madame, mon concours vous sera acquis de tout cœur.

—Si vous êtes encore au théâtre? dites-vous..... Avez vous donc l'intention de le quitter?

—Peut-être le devrai-je.

—Pourquoi? vous n'avez en qu'à apparaître pour que les acclamations éclatent, Paris a fait de vous une enfant gâtée, pour vous on a dévalisé les bonquetières la renommée dit que bien des hommes se seraient volontiers ruinés, si vous aviez daigné leur sourire..... et vous voulez, alors que vous êtes dans le splendeur de votre talent, alors que votre succès grandit et que votre jeune gloire est comme une aube radieuse qui annonce un jour sans une tache, vous voulez renoncer ainsi, tout d'un coup, à ce qui vous a donné la joie, à ce qui a fait le bonheur des vôtres, à ce qui a fait l'admiration de tous..... Pourquoi donc? Je ne comprends pas! Vous parlez, vous parlez; on sait véritablement dit qu'elle avait à cœur de défendre les intérêts de la jeune fille qui l'écoutait avec un certain étonnement.

—Vous me demandez pourquoi, madame? ..... Mon Dieu! je ne sais pas..... Je ne suis pas certaine de quitter le théâtre, et je ne suis pas certaine d'y rester..... Les événement décident de nous..... Je suis bien jeune, mais j'ai déjà trouvé tant de déceptions que je suis peu facile à l'espérance.

—Mais dites-moi! vous l'entendez! s'écria la vieille en levant les bras au ciel en un geste d'implication. Regardez ces yeux où la lumière est si pure, regardez ces lèvres où la candeur est peinte comme dans la corolle des fleurs que la rosée entr'ouvre, regardez cette beauté qui devient idéale, qui devient céleste.....

—Oh! madame, interrompit Colibri, je vous en prie!.....

—Et modeste!..... Mademoiselle, dit la Vatin en reprenant le ton familier et le sourire paisible, mademoiselle quand une jeune fille comme vous est arrivée à la situation que vous avez et qu'elle l'abandonne, c'est pour des raisons de vie privée très sérieuses..... Un homme aux mœurs pures, sans doute, grand seigneur ou très riche, porteur d'un grand nom ou d'une grande fortune, peut être des deux, qui veut vous avoir pour lui tout seul: il veut vous emporter dans une retraite, loin de la foule, loin de la lumière du théâtre, de cette atmosphère que chauffent encore les souffles ardents des spectateurs dont votre charme a enivré les yeux: il veut que ses yeux seuls vous voient, que ses mains seules vous touchent..... C'est un monstrueux égoïste et vous allez vous marier avec lui.

Colibri rougit, et un peu froissée du tour intime que prenait la conversation, elle demanda sur un ton plus vif

—Qui vous a parlé de mariage?

Mais la vieille rouée avait repris son expression de bonté souriante.

—Je devine que le mariage seul, dit-elle en souriant, est capable d'interrompre une carrière comme la votre, parce que dans un cœur de femme le désir d'aimer, lui seul, peut valoir le désir de la gloire.

—Vous vous trompez, madame, dit Colibri en rougissant plus fort et plus confuse, vous vous trompez..... Je ne songe pas au mariage.

Alors, la fausse baronne Gondal agita son doigt avec un air de menace amicale et murmura en regardant Colibri d'un de ces regards qui ont la prétention d'en dire plus long qu'ils ne veulent:

—Cachottière!

Puis, elle ajouta:

—Enfin j'ai votre parole..... si notre bonne fortune veut que vous restiez au théâtre.

—Vous l'avez, madame, et je la tiendrai.

—Décidément, dit la vieille en jetant un regard autour d'elle, la réputation est méritée..... Quelques-uns croient que c'est de la légende, je vois bien que c'est de l'histoire.

—Quoi donc, madame? demanda Colibri qui ne comprenait pas.

—Mais c'est ici la ch